

# Gueliet et lo bailli

Autor(en): **Dénéreáz, C.-C.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **4 (1866)**

Heft 44

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178941>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

J'appelle à mon chevet la servante Jeannette.  
 « Quel est donc, s'il vous plaît, cet infernal tracas ?  
 D'où partent tous ces cris ? on frappe à tour de bras ;  
 Et pourquoi dès l'aurore un pareil tintamarre !  
 — Monsieur, dans le logis on a les *Remueurs*. »  
 Les Remueurs, bon Dieu ! que ce nom est bizarre !  
 Hélas ! serait-ce point quelque troupe barbare  
 D'avides maltôtiers, d'infâmes exacteurs,  
 De recors, de sergens, ou de voleurs peut-être ?  
 Allons, habillons-nous ; près d'eux il faut paraître,  
 Et calmer, s'il se peut, leur bouillante fureur.  
 Les *Remueurs* ! ce nom, dans mon âme frappée,  
 Je l'avoue, excita la plus vive frayeur.  
 Enfin, à tout hasard, muni de mon épée,  
 Je me rends au salon, glaces, écrans, flambeaux,  
 Fauteuils et canapés, commodes et bureaux,  
 Tout était emporté. . . . Bon Dieu, dis-je en moi-même,  
 Ce n'est donc pas en vain que, dans ma crainte extrême,  
 Un noir pressentiment venait me tourmenter ;  
 La maison est pillée, il n'en faut plus douter.  
 Puis, passant du salon à la pièce voisine,  
 Par le bruit attiré, j'arrive à la cuisine.  
 Qui vient s'offrir alors à mes yeux ébahis !  
 Le croirez-vous ? c'était la Dame du Logis,  
 La piquante Fanny, ma jeune et vive hôtesse ;  
 Une coëffe de nuit couvre sa blonde tresse,  
 Sa robe est retroussée, et, sous un court jupon,  
 D'un mollet arrondi brille le fin coton ;  
 Du plus vif incarnat sa joue est allumée,  
 Dans sa gauche elle tient, elle agite un torchon,  
 Et d'un balai poudreux dont sa droite est armée,  
 (Semblable à cet acier qui commande une armée)  
 Elle ordonne, elle suit les prestes mouvements  
 Qui font gémir les murs jusqu'en leurs fondements.  
 » Allons, dit-elle à l'un, d'une voix animée,  
 » *Ebaraignez* ici, jetez là du *reisson*,  
 » Avec cette *pamosse* essuyez ce *pochon*,  
 » Prenez ce pot de *greube* et trempez-y ces *pattes*,  
 » Otez sur ce *tablas* ces *petoles* de *rattes* ; »  
 A l'autre : « Eh bien, voyons, sans tant *patenocher*,  
 » *Rangez*-moi ce *pèclé* que je vois *brelancher* ;  
 » Reclouez ce *liteau* qui va tout de *bizingue*,  
 » *Ebriquez* ce *toupin*, sa *manille* est en *bringue* ;  
 » Et vous, Jeannette, allons, pour vous *émoustiller*,  
 » Là haut, sur le *placard*, allez vous *aguiller*,  
 » Et d'un coup d'*époussoir* ôtez ces *rauferies*.  
 » Près de ce *benéton* que vois-je *bambiller* ?  
 » C'est un *gündre* entouré d'un tas de *truyeries*,  
 » C'est bon, redescendez, *avantez* ce *coissin*,  
 » Cette *casse* est *gâtée*, il faut chez le *magnin*,  
 » La porter ce *tantôt*. Ah ! l'ennuyeux *négoce*  
 » Tout devrait être fait depuis que je *bregausse*,  
 » Mais avec ces *patets*, j'en ai jusqu'à demain. »  
 Et comme j'approchais, ma pétulante hôtesse :  
 « Ah ! Monsieur, pardonnez si, dès le grand matin,  
 » Dans cet appartement tout est mis en *cupesse*,  
 » Tout est *écalabré*, car j'ai les *Remueurs*. »  
 A ces mots, la gaité succède à mes frayeurs  
 Et comptant à Fanny ma risible épouvante,  
 Je dérobe un baiser sur sa bouche charmante,  
 Et je cours tout joyeux, rengainant mon fêtu,  
 Achever à loisir mon somme interrompu.

### Gueliet et lo bailli.

Gueliet étâi on farceu daô diâbllo. On dzo ye s'ein  
 va tsi lo bailli dé Romanmotû po lâi portâ on petit cayon  
 de lacé. Ein arvevin aô tsaté, ye dit à la serveinta :  
 — Voâique po monsu lo bailli ! — Cé mémo dzo yavâi  
 on grand repé aô tsaté et l'étiens dozé à trabllia. La  
 serveinta va deré à Monsu : Ditè-vâi, noutron maîtrè !  
 L'âi ya Gueliet que vo z' apporté on galé petit cayon,  
 que l'âi faut te deré ? — Ah ! Gueliet est quie ; eh bin,  
 fâ lo eintra. . . . Gueliet eintré dein lo pâilo yô ti elliau  
 monsu dinâvont, ein desein : Bon vépro à tot lo mondo !  
 — Alù, m'n'ami Gueliet, repond lo bailli ; preind onna  
 chaula et chîta té quie on moment. — Gueliet pein-  
 sâvè qu'on l'âi baillierài oquie à medzi : mâ rein ; lo  
 bailli volliâvè finalameint lâi féré derè dâi farcès po féré  
 rirè elliau monsu, et Gueliet sé peinsa : Atteinds bougro,  
 adon que te ne vaô rein mè bailli à rupâ tandique vo  
 vo regâlâ tit, l'âi té vu praô féré peinsa !. . . Lo bailli  
 l'âi dit : — Eh ! bin, Gueliet ! quin bon nové ? — Oh !  
 monsu le bailli, on rudo nové ! — Et quie ? — Noutra  
 trouïe a fè l'autro dzo treizè petits cayenets et le n'a  
 qué dozè tétets. — Te possibllio ! dit lo bailli tot ébâhi,  
 et quand yen a dozè que tétant, que fâ lo treizièmo ?  
 — Hélas ! monsu lo bailli : ye fâ coumein mè, ye  
 vouâitè medzi lè z' autro . . . . .

Et lo bailli se veni ou n'assiéta po Gueliet !

C. C. D.

### Porquie Isââ Pequegni né sé vaô pas mariâ !

Isââ Pequegni avâi veintè sa-t-an, et n'étâi qu'on  
 gros benêt, on mi-fou ! Son père, qu'étâi on retso paï-  
 san, bin éduca, l'âi dit on dzo : Isââ ! té faut té mariâ !  
 — Ma fâi na que ne vu pas mé mariâ ! — Et porquie,  
 l'âi dit son père ? — Pardieu, porquie ! que t'es fou !  
 paceque ne vu pas mé mariâ !

Son père essia plusieu iadzo dé lo décida, mâ pas  
 fotu. L'avâi biô l'âi deré que cognesâi onna dzouilla et  
 dzeintia grachaôsa que s'arâi bin b'n' êse d'être ma-  
 dama Pequegni la djeina, Isââ ne coudesâi rein ourè et  
 s'eintêtavè à restà valet.

A la fin, son père l'âi dese : Attiuta m' n'ami ! ne sé  
 pas porquie te t'ostiné à ne pas voliâi té mariâ, ka mé  
 su bin mariâ mè, et yété encora pé djeino qué té, et  
 et porquie ne farâi tou pas coumein mè ? — Paceque,  
 l'âi repond Isââ, té, t'as mariâ ma mère, tandique mè  
 foudrà mè mariâ avoué on n'étrandzire !

C. C. D.

### Robinson Crusô II.

#### II.

Je ne me dissimulai pas que ma disparition allait consterner  
 ma famille ; mais rien ne pouvait m'arrêter, et, comme mes  
 excursions nocturnes ne me permettaient pas de dormir touj  
 mon souf, le remords n'avait pas la puissance de troubler mon  
 sommeil. Sans nier l'influence du remords, je crois encore au-  
 jour'hui qu'un brigand très fatigué peut dormir aussi profondé-  
 ment qu'un honnête homme.

Donc, bien affermi dans ma résolution, et n'éprouvant pas le  
 besoin d'une solitude absolue, j'emmenai mon chien *Cailleteau*,  
 qui ne fit aucune difficulté pour me suivre, ainsi qu'une chèvre  
 laitière appartenant à ma grand'mère, après lui avoir préalable-  
 ôté une petite sonnette qu'elle portait au cou.

Une fois dans mon île, je me déshabillai, je me jetai à l'eau et